

1^{re} TENTATIVE D'EVASION

(16 Mars 1942 - De l'OFLAG II D : GROSS BORN, Poméranie)

RECIT DETAILLE ET CIRCONSTANCIE

I. Le percement du tunnel.

De Juin à fin Août 1941, j'avais participé à la construction d'un tunnel à partir de ma chambre (ch. 2 de la baraque 8 du Block II) jusqu'à un bois situé à environ 35 m. du réseau de barbelés. Ce tunnel, de 50 m. environ de longueur, dont le plafond se trouvait à environ 1 m. de profondeur, fut réalisé en 2 mois 1/2 par 11 officiers.

Les candidats à l'évasion comptaient regagner la France par le train en se faisant passer pour travailleurs français, venus volontairement en Allemagne, et repartant momentanément en congé. L'évasion devait naturellement avoir lieu de nuit. Or, l'Oflag II D se trouvant dans une région très peu peuplée, les gares les plus proches ne comportaient pas de trains de nuit. En outre les vêtements civils des futurs évadés étant fort imparfaits, il y avait intérêt à ce qu'ils prennent le train dans des gares les plus éloignées possible du camp et seulement par équipes de 2 pour ne pas attirer l'attention. Quatre gares, situées à environ 25 Km. du camp convenaient : trois comportant des trains pour Berlin vers 6 h. du matin, la quatrième comportant deux trains, vers 5 h. et 6 h.

D'où la décision de partir en deux séries. Dans une première, les 8 "promoteurs" du tunnel (Lt. Delfosse et s/Lt. Deconninck, Lts. Jean et Charles Guinard, Cne du Crest et Lt. Voitot, Cne de Lardemelle et Lt. Berger), dans une seconde, 10 officiers qui avaient participé au travail ou étaient amis des promoteurs, ou encore, habitant la chambre, désiraient s'évader (s/Lt. Aubathier et moi-même, Lt. Cornut-Gentille et s/Lt. d'Harambure, Lt. Fajeau et s/Lt. Guyhur, Lts. de Leusse et Pascal, Lts. Carayol et Didion). Mais les promoteurs, désirant que leur évasion ne soit pas découverte avant qu'ils aient franchi la frontière, ne sachant dans quel délai ils y arriveraient, et pensant que l'évasion de 18 officiers ne pourrait être longtemps cachée, décidèrent que la 2^e équipe ne partirait que 15 jours après la première. Dans l'intervalle l'entrée et la sortie du tunnel seraient rebouchées et camouflées.

La première série s'évada dans la nuit du 19 au 20 Août 1941 (6 officiers sur 8 réussirent à regagner la France. Le Cne du Crest et le Lt. Voitot furent repris à Sarrebrück).

Mais les Allemands découvrirent les évasions le 22 Août. Ils ne tardèrent pas à trouver le tunnel, une trappe pratiquée dans le plancher de la chambre, impossible à camoufler parfaitement, décelant l'emplacement de son entrée. Les officiers habitant la chambre furent changés de Block et installés dans la chambre 2

...

de la baraque 35 du Block I, à partir de laquelle les Allemands pensaient qu'il était impossible de creuser un tunnel : on ne pouvait ramper sous la baraque, son faux plancher ne se trouvant qu'à environ 25 cm. du sol; par ailleurs elle était située à environ 40 m. des barbelés et exactement au droit d'un mirador.

Néanmoins les 8 (sur 10) officiers qui avaient manqué le départ par le précédent tunnel, et qui se trouvaient dans la nouvelle chambre, décidèrent immédiatement d'en construire un nouveau. Ils partiraient en une 1ère série (avec les 2 autres officiers qui, ne se trouvant pas dans la chambre du précédent tunnel, n'avaient pas été déménagés). Quatre autres officiers de la nouvelle chambre, qui désiraient participer à la construction de ce nouveau tunnel, partiraient en une 2ème série, avec un coéquipier extérieur à la chambre et l'équipe, également extérieure, constituée par le Cne de Massignac et le Lt. Leduc qui, collaborateurs du doyen français du Block I, devaient rendre de multiples services. Mais la 2ème série partirait la nuit suivant immédiatement le départ de la 1ère.

Je dirigeai la construction du nouveau tunnel.

Celle-ci fut rendue particulièrement difficile, outre les deux éléments indiqués ci-dessus, parce que les Allemands, à la suite de la découverte du premier tunnel,

- d'une part établirent un 2ème réseau de barbelés, à environ 45 mètres du 1er,

- d'autre part entreprirent de faire creuser par des prisonniers russes, entre les deux réseaux, un fossé de 3 m. de profondeur, du fond duquel ils sondaient le terrain avec des ringards de 2 m.

Il fallut s'enterrer profondément; ce qui fut facilité par le fait que la baraque 35 était au flanc d'une colline au haut de laquelle se trouvaient barbelés et mirador (je ne me souviens plus si les Allemands terminèrent en fait leur tranchée de 3 m. jusqu'au-dessus de nous). Le tunnel fut percé horizontalement jusqu'à ce que je sois absolument certain d'avoir largement dépassé le 2ème barbelé. Je le fis remonter alors à 45° jusqu'à atteindre la surface. La profondeur maximale fut de l'ordre de 8 m.; la longueur horizontale totale d'environ 115 m. Le tunnel déboucha un peu à contre pente de la colline, à environ 30 m. derrière le 2ème barbelé et 50 m. du bois de sapins qui longeait le camp au Nord.

Le travail fut exécuté par les 12 officiers suivants : s/Lt. Aubathier, Lt. Cornut-Gentille, s/Lt. d'Hambure, Lt. Fajeau, s/Lt. Guyhur, Lt. Pascal, Lt. Carayol, s/Lt. de Cuniac, s/Lt. de la Gorce, s/Lt. Zagel, s/Lt. Yves Bricard et moi-même. Il dura 6 mois 1/2, de la fin d'août 1941 au 16 Mars 1942.

Pendant cette période, 6 tunnels en cours de construction furent découverts dans le camp. Les raisons de notre succès sont, je crois, les suivantes :

- Le secret absolu : dès la décision prise fin août, j'en fis faire solennellement le serment individuel à tous les officiers de la chambre, participant ou non à la construction.

...

Sauf le C^{ne} de Massignac et le Lt. Leduc, dont la discrétion et la prudence totales étaient assurées, aucun prisonnier du camp autre que les habitants de la chambre ne devait savoir qu'un tunnel y était en chantier. Trois des officiers participant aux travaux qui devaient s'évader avec 3 autres coéquipiers extérieurs à la chambre, ne prévinrent ceux-ci que le matin même du départ.

- Le plancher de la chambre ne comportait aucune trappe : pour accéder à l'entrée du tunnel il fallait soulever un panneau entier du plancher (de 1 m. x 3 m., correspondant à 1/16^e de la surface de la chambre). Ainsi aucun joint suspect ne pouvait attirer l'attention des Allemands au cours des fouilles et de la surveillance spéciale à laquelle nous étions soumis.

- Aucun vêtement de travail ne devait sortir du chantier. A cet effet l'"antichambre" du tunnel, sous la baraque (boisée par l'ossature d'un "châlit" entier - environ 0.80 x 2.00 de surface sur 1.80 de haut), servait de vestiaire : chacun y avait son clou où suspendre ses vêtements de travail, remplacés pendant ce dernier par les vêtements propres avec lesquels il descendait et remontait par l'entrebâillement du panneau de plancher soulevé.

Le début du travail sous la baraque 35, fut particulièrement pénible : le faux plancher, on l'a vu, ne se trouvait qu'à 25 cm. du sol environ, et à cette distance aussi les solives au bas desquelles étaient cloués les taquets le soutenant. Une grosse poutre située dans l'axe de la baraque séparait le dessous de celle-ci en deux parties de 24 m. x 6 m. Pour utiliser ces espaces il fallut d'abord creuser longitudinalement des tranchées de service, ménageant environ 60 cm. sous les solives pour pouvoir "marcher à 4 pattes". Le sable poussiéreux extrait de ces tranchées de 35 cm. de profondeur était bourré, de chaque côté, avec des poussoirs à longs manches, au fond des alvéoles transversales limitées par les solives, elles-mêmes soutenues tous les 2 m. par les poteaux de fondation. Au cours de ce travail plusieurs officiers restèrent coincés entre le sol et les solives, ne retrouvant plus à reculons, le cheminement qu'ils avaient pu trouver en allant vers l'avant, utilisant quelques minimes dénivellations.

En même temps était entièrement démonté et stocké le faux plancher dont les éléments devaient servir au boisage du tunnel et à la confection des rails de bois sur lesquels roulerait le chariot d'évacuation des déblais.

Tout ce travail devait être exécuté dans le silence le plus absolu pour garder le secret; d'autant que, si l'une des autres chambres de la baraque était occupée par d'autres officiers, donc assez bruyante, les deux autres, vides, servaient de salles de cours ou de conférences.

Dès que suffisamment de place pour les déblais et de bois pour le boisage furent disponibles, le tunnel fut commencé. Il dut être boisé de façon absolument jointive, le sable étant presque pulvérulent. Pour économiser le bois, chaque section de

boisage, composée de planches d'environ 10 cm. de large, ne constituait pas un cadre rectangulaire mais comportait seulement 3 planches : un "ciel" de 45 cm. et 2 montants de 75 cm. D'où, pour résister aux pressions latérales une section trapézoïdale : le sol du tunnel avait environ 65 cm. de large. Pour éviter leur enfoncement dans le sable, les 2 montants reposaient sur des planchettes d'environ 10 x 10 (placées de telle sorte que le fil du bois soit perpendiculaire aux montants). La hauteur du tunnel était d'environ 70 cm. On ne pouvait s'y retourner.

Une installation électrique avait été montée sur tout le chantier.

Le déblai était évacué 1°/ dans le tunnel par un chariot à roues de bois rendues silencieuses par bandages de cuir (on passait juste sous un mirador), roulant sur rails de bois, chargé de 4 boîtes remplies de sable et manoeuvré par câbles en fonction de signaux lumineux 2°/ sous la baraque par de petits traîneaux manoeuvrés également par câbles.

Etant donné la longueur du tunnel tout le faux plancher de la baraque 35 pour le boisage et tout son dessous pour le bourrage du déblai ne suffirent pas. Il fallut, pour conquérir nouveaux bois et espace, établir à partir du tunnel une dérivation montant à 45° jusqu'au-dessous de la baraque 36 et y refaire - sous les pieds ignorants de ses occupants, mais qu'ils se plaignaient de trouver subitement refroidis - une partie du travail déjà fait sous la baraque 35.

Une chose nous a remplis de stupéfaction : aucune ventilation du tunnel ne fut nécessaire. Le sable était-il perméable à l'air ? Pourtant, le tunnel ayant été terminé en plein hiver, la surface du sol comportait une croûte gelée d'environ 10 cm. d'épaisseur. D'ailleurs l'air manqua précisément lorsqu'à la fin de l'escalier de sortie je me rapprochais d'autant plus de la surface. Le travail sur les derniers mètres fut extrêmement pénible. Enfin, le 15 Mars 1942 au soir, je me heurtai à la couche de terre gelée. Elle résista longtemps au tisonnier du poêle utilisé comme sonde; enfin celui-ci s'enfonça d'un seul coup dans le vide. Le départ fut immédiatement fixé au lendemain à 20 h.30. J'établis dans la journée une "chambre de départ" un peu spacieuse, comportant un sol plat au haut de l'escalier.

II. Les évasions.

J'eus un mal considérable à percer la couche de 10 cm. de terre gelée. On eût dit du granit. Le tisonnier se tordait à chaque instant. Lorsqu'après 1 heure d'efforts je parvins à détacher un morceau d'environ 20 cm.², un courant d'air glacial s'établit entre l'ouverture et la dérivation de la baraque 37. Les doigts gourds je travaillai de moins en moins efficacement. Ce n'est qu'à 22 h.30, que j'avais pu faire un trou tout juste suffisant pour passer valises et hommes. A travers une couche de neige de 40 cm. d'épaisseur je sortis la tête. La nuit était magnifique, le ciel plein d'étoiles. Il n'y avait pas de lune.

Mais la lueur des projecteurs des miradors se réfléchissait sur la neige de telle sorte que j'avais l'impression qu'on était en plein jour. J'aurais préféré une moins belle nuit. Il me semblait impossible de traverser les 50 m. me séparant du bois de sapins sans être vu. Je sortis et commençai à ramper doucement, poussant ma valise devant moi, attendant la rafale d'une seconde à l'autre. Je l'attendais sur ma gauche, venant, non pas du mirador sous lequel passait le tunnel, mais de celui situé à environ 100 m. plus à l'Ouest ... Aucune rafale ... Je me retrouvai dans le bois. Mon coéquipier, le s/Lt. Aubathier, m'y rejoignait.

Tout se passa comme prévu : les 10 officiers de la 1ère série s'évadèrent sans encombre ce soir là. Le Lt. Carayol, dernier évadé, reboucha et camoufla la sortie avec l'aide de celui qui devait partir en tête la nuit suivante, le s/Lt. de Cuniac. Le lendemain, les 10 évadés étaient remplacés dans les rangs à l'appel par 10 mannequins dont les têtes, remarquables, avaient été faites par le Lt. Clauzon.

Le soir suivant s'évada la 2ème série, composée de 7 officiers, 3 équipes de 2 et un isolé : s/Lts. de Cuniac et de la Gorce, s/Lt. Zagel, s/Lts. Yves Bricard et Franceschini, Cne de Massignac et Lt. Leduc. La sortie du tunnel fut à nouveau rebouchée et camouflée par le dernier évadé, avec l'aide du s/Lt. Rabin qui, n'ayant pas participé à la construction du tunnel mais constatant le succès, avait décidé de s'évader le 3ème soir, en tête d'une 3ème série composée d'officiers amis des 17 premiers évadés. Les réalisateurs du tunnel avaient donné carte blanche au chef de la chambre, le Lt. Halper, pour décider de l'utilisation du tunnel après leur évasion. Un "départ en masse", de tous les officiers du camp suffisamment préparés pour avoir quelque chance de succès, était prévu pour le 4ème soir.

Le Mercredi 18 Mars, à l'appel, les 17 évadés étaient remplacés avec succès par 17 mannequins.

Mais le soir, au moment où il sortait du tunnel en tête de la 3ème série, le s/Lt. Rabin était abattu sans sommation. Ce fut un véritable assassinat. Les Allemands tirèrent même dans le tunnel, pensant tuer aussi les autres officiers qui attendaient les uns derrière les autres. Mais heureusement la "chambre de départ", provoquant un décalage, empêchait que, de l'orifice de sortie, on puisse tirer en enfilade dans l'escalier final.

On ne sut jamais comment les Allemands avaient découvert le tunnel. Certes, au 18 Mars au matin, déjà 8 officiers de la 1ère série avaient été repris. Mais les 17 évadés des deux premières séries avaient promis de ne pas révéler pendant quelques jours leur identité précisément pour ne pas que l'alerte soit donnée à l'Oflag II D. Le 19 Mars au matin, lendemain de l'assassinat du s/Lt. Rabin, les s/Lts. de Cuniac et de la Gorce, repris, étaient roués de coups parce qu'ils se refusaient obstinément à admettre - ce que les Allemands savaient parfaitement - qu'ils étaient 2 officiers de l'Oflag II D.

...

Sur les 17 évadés 4 seulement réussirent à rejoindre la France, ceux qui possédaient des faux papiers de travailleurs français allant en congé via Metz : les Lts. Carayol et Didion, les s/Lts. Yves Bricard et Franceschini.

Le s/Lt. Aubathier, le s/Lt. Zagel et moi-même furent repris dans le train entre Berlin et Magdebourg. Le Lt. Leduc fut repris près de Kehl. Tous les autres, qui possédaient des faux papiers de travailleurs français allant en congé via Liège, furent repris à la frontière belge, à Herbestahl.

III. Trajet de Gross-Born à Burg. Echec de la tentative d'évasion.

Le s/Lt. Aubathier et moi-même devions prendre le train à 5 h. du matin à Deutsch-Krone, petite ville située à environ 25 Km. au Sud du camp. Or nous nous en étions évadés par le Nord. Il nous fallut contourner largement le camp vers l'Ouest, la forêt ayant fait place à une plaine d'où nous pouvions être vus de loin par les miradors : 3 Km. de marche extrêmement pénible, enfonçant à chaque pas dans 40 cm. de neige, qui nous prirent 2 h. Ayant rejoint enfin la route, nous ne pûmes, celle-ci étant verglassée, arriver à Deutsch-Krone qu'à 5 h.30 et dûmes prendre un autorail à 6 h., en même temps que l'équipe Lts. de Leusse et Pascal, à laquelle il était, d'après le planning, seul réservé. Mais tout se passa sans encombre. A Schneidemühl nous prenions un train qui devait nous amener à Berlin (Friedrichstrassebahnhof) à 14 h. sans avoir subi aucun contrôle. A 21 h.15 nous repartions de la Potsdamerbahnhof par le rapide Berlin-Irun, à destination de Metz.

Nous n'avions pas, comme la plupart de nos camarades, de "vrais faux-papiers" venus de France, mais seulement des faux papiers que j'avais moi-même fabriqués sur le modèle des précédents - mais, je dois le dire, qui avaient assez bonne allure. Nous étions deux travailleurs français volontaires, beaux-frères, nous rendant d'urgence, en congé spécial, à Novéant (entre Metz et Nancy), éplorés, pour assister aux obsèques de notre femme et soeur.

Vers 22 h., un peu avant Burg, contrôle par deux policiers. Examinant nos papiers avec une sorte de petit microscope pendu à son cou comme un appareil photographique Rolleiflex, le chef de l'équipe les trouva suspects et, méprisant nos objections suivant lesquelles il allait nous faire manquer l'enterrement, nous débarqua à Magdebourg où, après avoir été interrogés et fouillés, nous fûmes conduits à 1 h. du matin, menottes aux mains, à la prison civile puisque nous nous obstinions à nous prétendre civils. Ramenés le lendemain Mercredi 18 au matin au bureau de liaison de Berlin du Stalag III D, nous fîmes mine, après un long interrogatoire, de nous avouer vaincus et de déclarer notre véritable identité : le s/Lt. Aubathier était le soldat Azais, moi-même le caporal Carmier, tous deux évadés du Stalag II A, de Neubrandenburg (à environ 150 Km. au Nord de Berlin). Triomphe des Allemands : "Vous voyez que ce n'est pas la peine d'essayer de nous mentir, nous finissons toujours par

...

savoir la vérité". Vers 17 h. nous étions amenés, avec un groupe d'une vingtaine de sous-officiers et soldats, évadés repris comme nous, au Stalag III D, dans la banlieue Sud de Berlin : à Lichterfelde-Sud. Pendant le trajet je tentai de m'évader à nouveau, quittant discrètement la colonne au moment où elle s'engageait dans l'U-Bahn, mais je fus immédiatement arrêté par des civils et remis aux posten.

Le Lieutenant de réserve honoraire

Pierre DUHEN

2^e TENTATIVE D'EVASION

(10 Avril 1942 - DU STALAG III D : BERLIN, LICHTERFELDE SUD)

RECIT DÉTAILLÉ ET CIRCONSTANCIÉ

I. L'évasion.

Depuis le 18 Mars 1942 (voir 1^{ère} tentative d'évasion) le s/Lt. Aubathier et moi-même nous trouvions, sous de faux noms (soldat Azais pour lui et caporal Carmier pour moi-même, soi disant évadés du Stalag II A de Neubrandenburg), dans la prison du Stalag III D (Berlin, Lichterfelde Sud) où étaient rassemblés tous les évadés repris dans la région avant que leurs Stalags d'origine viennent les reprendre en charge. Ces Stalags n'organisaient de convois à cet effet que lorsqu'ils avaient un certain nombre d'évadés repris à récupérer. Sans doute le Stalag II A n'en avait-il pas assez - ou ne retrouvait-il pas trace (et pour cause) des prisonniers Azais et Carmier dans ses états nominatifs. Toujours est-il que nous restâmes au Stalag III D sans être inquiétés jusqu'au 10 Avril.

Au bout d'une dizaine de jours on nous fit sortir de prison et nous affecta à une baraque normale. Je trouvais alors au camp un de mes amis d'enfance, le père jésuite Charles du Hay's auquel je dis notre qualité d'officiers et notre désir de nous évader à nouveau le plus vite possible. Avec quelques camarades sûrs, dont essentiellement le prisonnier Allanic, il organisa notre départ sans tarder.

Les Allemands stockaient dans un magasin tous les effets civils récupérés sur les évadés repris ... mais certain Français pouvait pénétrer dans le magasin avec un passe-partout. Le s/Lt. Aubathier fut convié à y choisir en toute tranquillité un complet civil parfaitement à sa taille; il en rapporta pour moi un autre, en tissu "prince de Galles", avec lequel j'étais fort élégant.

Chaque matin toute une série de petits "Kommandos", non accompagnés de soldats allemands mais commandés par un prisonnier français, sortaient du camp entre 7 h.30 et 8 h. pour aller travailler à Berlin. Ils se faisaient contrôler à la porte du camp en présentant un laissez-passer, au vu duquel ils rentraient le soir.

Le prisonnier Allanic me confia un jour le laissez-passer du Kommando 252 dont l'effectif était de l'ordre de 8 à 10 prisonniers - je n'ai pas retenu le chiffre exact - et, m'emmenant dans une certaine salle, me dit que je disposais de tout mon temps pour le reproduire en toute tranquillité avec le jeu de papiers, encre de chine, plumes et crayons à l'aniline de diverses couleurs qu'il mettait à ma disposition ainsi que de quoi faire bouillir de l'eau pour transformer l'aniline en encre par passage sur la vapeur d'eau.

...

Aussitôt le faux laissez-passer établi - dès le lendemain je crois - en tout cas le 10 Avril 1942, l'évasion eut lieu.

A 7 h.30, très matinal, le faux Kommando, dont on m'avait donné le commandement, se présenta au poste de garde. Chacun de ses membres portait son complet civil au-dessous de ses effets militaires. Je dois dire que certains semblaient un peu gênés dans leur démarche ou engoncés dans leurs vêtements. Mais il faisait encore froid, ce qui justifiait des sous-vêtements épais. Entrant dans le corps de garde pendant que le Kommando restait derrière la barrière fermée j'annonçai fermement "Kommando zwei hundert zwei und fünfzig", ainsi que je l'avais appris par coeur la veille, ignorant l'allemand. Le soldat préposé examina le faux laissez-passer, sembla fort satisfait, porta une inscription sur un registre et me fit signe que tout allait bien.

Sortant du poste de garde je tombai sur l'officier commandant le camp qui, venant sans doute faire quelque inspection, semblait contempler, de façon inquiétante, la façon dont les membres de mon Kommando étaient "ficelés". Emotion. Allait-il se livrer à quelque "revue de détail" ? Je criai aussitôt d'une voix forte "Garde à vous ... A gauche, gauche !" et, saluant impeccablement en claquant les talons, présentai dignement ma troupe à l'officier. Celui-ci apparut agréablement surpris, fort satisfait, me rendit cérémonieusement mon salut et fit signe d'ouvrir la barrière. Le faux Kommando franchit la porte au pas cadencé - J'ignore si le commandant du camp fut aussi satisfait lorsque, peut-être un quart d'heure après, le vrai Kommando 252 se présenta, plein d'innocence, au contrôle - Dans l'intervalle le faux Kommando, ayant rompu le pas cadencé, était entré dans un bosquet situé à environ 400 m. du camp. Une minute après en ressortaient, de l'autre côté, quelques civils d'allure assez nonchalante, se dirigeant sans hâte vers le métro ou les tramways qui allaient dans peu de temps les noyer dans la foule berlinoise.

II. Trajet de Berlin à la frontière hongroise. Echec de la tentative d'évasion. Incarcération à la prison centrale de la Gestapo à Vienne.

Les prisonniers bien renseignés du camp nous avaient dit que nous pourrions trouver à la brasserie "Bährenschanke" (tout au Nord de la Friedrichstrasse, près du métro Oranienburger Tor, sur le trottoir de gauche en tournant le dos à la Spree) un Français, que nous reconnaîtrions à sa veste de cuir noir, susceptible de nous faire embaucher comme travailleurs civils; certains contremaîtres d'usines berlinoises, manquant particulièrement de main d'oeuvre, fermant très facilement les yeux sur la situation irrégulière de ceux qui voulaient bien travailler. Malgré de nombreuses visites sur place les 10 et 11 Avril, le s/Lt. Aubathier et moi-même ne trouvâmes pas l'homme en question ... mais certaines dames françaises fort accessibles, cachant sous de sortes de turbans leurs crânes tondus, qui nous

...

expliquèrent charitablement que, ne l'ayant pas vu depuis plusieurs jours, elles craignaient qu'il n'ait maille à partir avec la Gestapo; que d'ailleurs, la brasserie semblant maintenant surveillée par cette dernière, il serait peut-être prudent pour nous de ne pas nous y attarder.

Abandonnant alors cet espoir de nous faire engager à Berlin comme travailleurs volontaires dans le but de préparer à loisir un nouveau départ, nous décidâmes de tenter encore de gagner la frontière par le train. Mais nous n'avions même plus de faux papiers. Je pensai dans ces conditions que nous n'avions aucune chance d'atteindre la France. Par contre les trains se dirigeant vers la Hongrie devaient être moins surveillés. Je décidai de tenter de passer par ce pays d'où je rejoindrais les Forces Françaises Libres via la Roumanie (des complicités devaient pouvoir être trouvées dans l'un et l'autre pays). Le s/Lt. Aubathier préféra tenter à nouveau de gagner la France. Nous nous séparâmes.

Le 11 avril, ayant "reconnu" à la tombée du jour à la gare de Charlottenbourg, grâce à un billet de quai, un rapide de luxe Berlin-Vienne composé uniquement de wagons-lits, qui prenait aussi des voyageurs, une fois la nuit tombée, à la gare d'Alexanderplatz, je me précipitai dans l'U-Bahn pour rejoindre cette dernière à temps. Grâce à un billet de quai et profitant du "Verdunkelung" je pus sauter sur le train au moment où il démarrait. Je comptais m'installer sur le toit d'un wagon mais ne pus y parvenir. Je me juchai alors sur l'échelle située à l'extrémité du wagon, à côté du soufflet. Mais le froid, augmenté par la vitesse du rapide, et que je supportais très mal n'ayant pas de manteau, rendit au bout d'une heure environ cette position intenable : mes doigts glacés n'avaient plus la force de tenir les barreaux de l'échelle. Force me fut alors de rentrer dans le wagon. Je fus étonné de la facilité avec laquelle je pus ouvrir, de l'extérieur, la portière alors que le train roulait à plus de 100 Km/h. Je me réfugiai dans les lavabos. Mais bientôt des amateurs frappèrent à la porte avec impatience. Heureusement un autre lavabo se trouvait à l'autre bout du wagon. Las d'attendre en vain ma sortie, les intéressés finissaient successivement par s'y rendre. Craignant cependant que certains n'alertent le contrôleur et étant suffisamment réchauffé, je rouvris la portière en marche et me replaçai à l'extérieur sur mon échelle. Je passai ainsi la nuit à alterner une heure dans cette situation et une heure dans les lavabos.

A ma grande surprise le train ne passa pas par Prague, ni même par Brno. Sans doute pour des raisons de sécurité, il fit le tour par la Silésie et Ostrava. Ainsi l'aube se levait alors qu'il n'était encore qu'aux abords de Ratibor. Je ne pouvais plus rester à l'extérieur du train : les divers chefs de gare n'auraient pas manqué de signaler ma présence insolite. Je décidai de sauter du train au moment où celui-ci ralentirait, passant le col séparant les Sudètes des Beskides. Je serais alors à peu de Km. de la Slovaquie, pays théoriquement indépendant, en tout cas neutre vis-à-vis de la France, que je gagnerais à pied et où je

...

trouverais sans doute des complicités. Tout au plus pourrais-je y être, comme en Hongrie, interné dans des conditions confortables, me permettant d'organiser une nouvelle évasion, décisive cette fois. A plusieurs reprises le train ralentit, je me préparai à sauter : accroupi sur la dernière marche, je bandai mes muscles pour tomber "en boule". Mais les pierres aiguës du ballast défilaient sous mes yeux à une vitesse encore trop grande. Craignant de me casser quelque membre, je ne sautai pas.

Le jour se levait. Il me fallut rentrer dans le wagon. Les voyageurs, réveillés, faisaient queue devant les lavabos. Je dus rester dans le couloir. De nombreux officiers de la wehrmacht, dont plusieurs généraux, me dévisageaient avec curiosité. Mais aucun ne m'adressa la parole. Aucun contrôleur ne passa non plus : je pense que le contrôle de tout le train avait été fait au départ de Berlin, avant que les voyageurs s'endorment. J'arrivai sans encombre à Vienne vers 10 h. N'ayant qu'un billet de quai de la gare Alexanderplatz en poche, je me dirigeai résolument, traversant les voies, vers le mur de clôture de la gare, et, profitant d'un tas de traverses qui s'y trouvait appuyé, sautai vivement dans la rue. Hurlements. Je détalai à toutes jambes, entendant les galopades de mes poursuivants. Zigzaguant au hasard dans un dédale de rues étroites, j'avisai enfin une petite église; je m'y engouffrai et m'abîmai en prières au milieu des autres fidèles ... attendant que quelque lourde main s'appesantisse sur mon épaule. Rien ne vint. On avait perdu ma trace.

Je résolus alors de passer la frontière hongroise la nuit suivante, à pied. Mais comme, n'ayant pratiquement pas mangé ni dormi depuis 2 jours 1/2, j'étais à peu près épuisé, je décidai d'utiliser quelques marks qui me restaient pour me rapprocher de la frontière : je descendrais du train à Zurnsdorf, à environ 5 Km. de celle-ci (sur la ligne Vienne-Győr-Budapest).

A la petite gare précédente un policier monta à un bout du wagon (qui ne comportait pas de compartiments) et se mit à contrôler les papiers. Arriverait-il jusqu'à moi avant la gare de Zurnsdorf ? Il ne restait plus que quelques 60 secondes avant d'y être. Je me levai pour me diriger vers la portière la plus éloignée de lui, me préparant calmement à descendre. Il m'interpella. "Papier ?". J'expliquai qu'on m'avait volé mon portefeuille. Il ricana, et m'obligea à rester dans le train jusqu'à la gare frontière de Nickelsdorf, où il me remit à la "Grenze Polizei". C'était le 12 Avril, vers 19 h.

Ayant déclaré au 1er interrogatoire, subi à Nickelsdorf, que je n'étais nullement prisonnier de guerre comme on voulait me le faire avouer, mais travailleur civil, je fus renvoyé le soir même au siège de la Gestapo de Bruck an den Leitha (environ à mi-chemin entre Vienne et la frontière). A l'issue d'un second interrogatoire, d'une heure, le lendemain matin, le chef local de la Gestapo se refusa à me croire et m'envoya au Kommando de Bruck du Stalag XVII A (Kaisersteinbrück), lequel me transféra dans l'après-midi au Stalag lui-même : 3ème interrogatoire où je soutins toujours la même thèse. On me renvoya alors à la prison civile de Bruck.

...

C'était une prison fort familiale où le geôlier, ventru et habillé d'un costume tyrolien, donnait du café lorsqu'on demandait de l'eau et ajoutait de la saucisse lorsqu'on lui demandait du pain. Il s'en fallut d'un rien que sa fille, sur les instances des deux prisonniers civils autrichiens avec lesquels je partageais une chambre, ne laissât, comme d'habitude, un vasistas ouvert la nuit - par lequel j'aurais fort bien pu passer - pour éviter que les occupants ne soient incommodés par la chaleur du poêle.

Un grand policier de la Gestapo mit brutalement fin dès le lendemain matin 6 h. à mes nouveaux rêves d'évasion en me conduisant, menottes aux mains, au siège central de la Gestapo à Vienne où, après un 4ème interrogatoire, de 3 heures, je finis par convaincre un "Referent", fort homme du monde, que j'étais effectivement M. Duhamel, jeune civil parisien, dont on avait dérobé le portefeuille à Berlin, et qui ne désirait que travailler pour la grande Allemagne. Seulement, il était désolé, mais avant de me faire engager dans une usine, il devait faire vérifier à Paris les précisions que j'avais données sur mon domicile et ma famille (fausses naturellement) et, en attendant m'incarcérer à la "Polizeigefangenhause", 7-9 Rosauerlande.

Quand, après avoir franchi de multiples lourdes grilles, je me retrouvai dans la Zelle 43 a dont les murs avaient une épaisseur de l'ordre de 60 cm., je compris immédiatement que toute évasion en serait impossible et fis aussitôt écrire au "Referent" que j'étais le soldat Trouilhet, tel matricule, évadé à telle date du Stalag III D (Il s'agissait d'un évadé qui avait regagné la France et dont je comptais prendre l'identité pour être ramené dans un Stalag d'où je m'échapperais à nouveau). Mais je ne savais pas la date de naissance de Trouilhet. J'en dis une au hasard quand on me la demanda à brûle pourpoint. "C'est faux" hurla le policier après consultation d'un annuaire où la Gestapo avait consigné toutes les données concernant les hommes se trouvant en situation irrégulière à son égard. "Vous mentez encore !"

Voyant que tout espoir était désormais perdu, j'avouai alors, le 16 Avril, au cours d'un 5ème et dernier interrogatoire, ma véritable identité. Mais alors les policiers ne voulurent plus me croire : "Vous avez déclaré être le soldat Trouilhet. Il existe bien un soldat Trouilhet, mais ce n'est pas vous. Vous déclarez maintenant être le Lieutenant Duhen. Il existe bien un Lieutenant Duhen qui s'est évadé il y a 1 mois de l'Oflag II D. Qui nous prouve que c'est vous ?"

Ils ne furent convaincus qu'après avoir organisé, le 23 Mai, une confrontation avec un sous-officier allemand venu de l'Oflag II D, que j'eus la chance de reconnaître.

C'est ainsi que je restai emprisonné à la prison Centrale de la Gestapo à Vienne, du 14 Avril au 26 Mai 1942, jusqu'à ce que deux sous-officiers viennent me chercher pour me ramener à Arnswalde (Oflag II B) où les officiers de l'Oflag II D avaient été transférés.

Le Lieutenant de réserve honoraire

Pierre DUHEN

COPIE

PRÉCISIONS

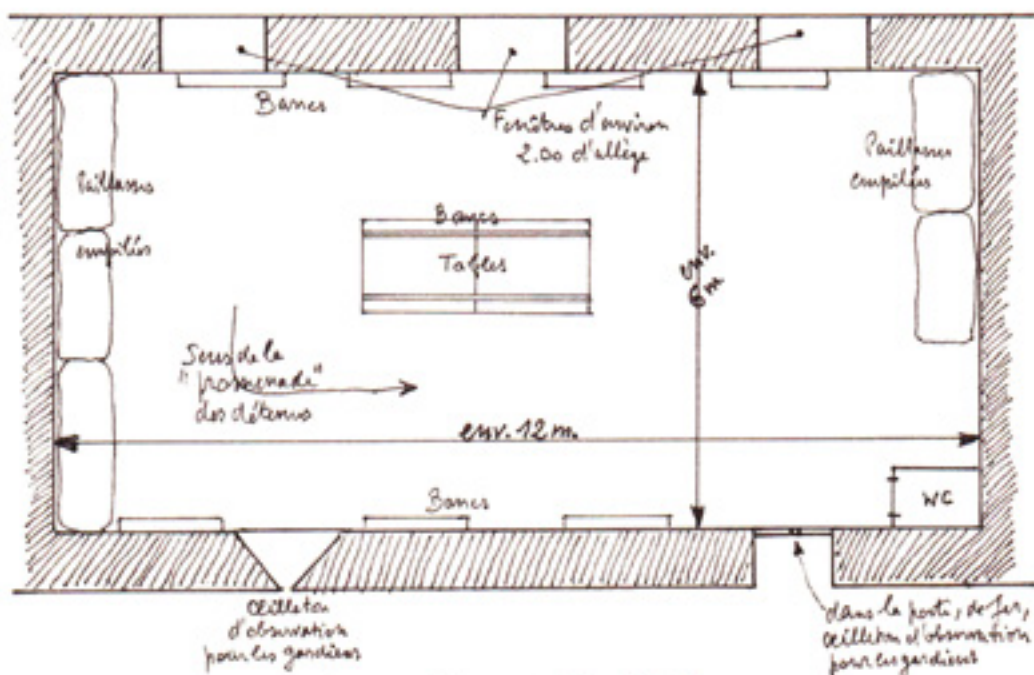
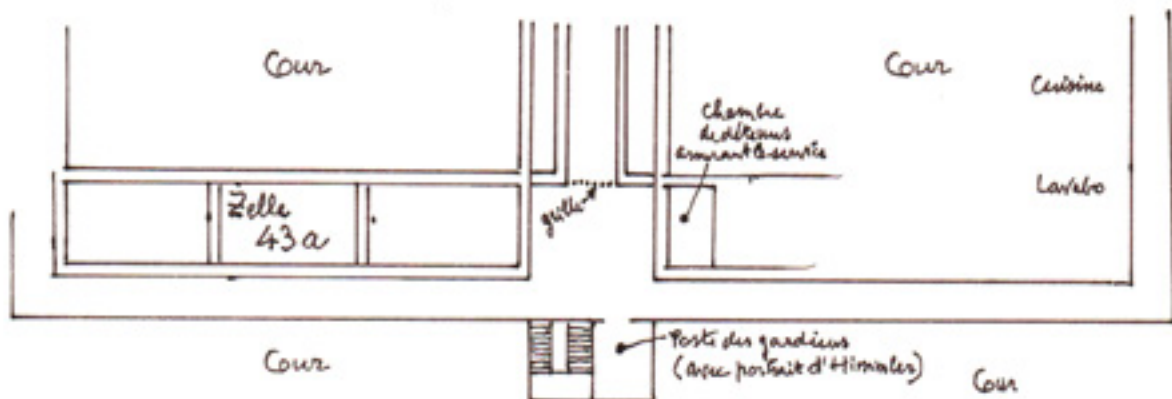
SUR MON EMPRISONNEMENT DU 14 AVRIL AU 26 MAI 1942
A LA PRISON CENTRALE DE LA GESTAPO A VIENNE:

"POLIZEIGEFANGENHAUS", 7-9 ROSAUERLANDE.

(Selon les détenus, cette prison — ou le séjour dans cette prison — s'appelait, en argot viennois : "Elisabeth promenade")

1. Plan de la partie de l'étage de la prison où se trouvait la cellule 43a, où j'ai été détenu, et plan de cette cellule.

Cet étage devait être le 3^e ou le 4^e étage, autant que je m'en souviens.



- Disposition de jour de la cellule -

2. Régime de la détention

- Régime alimentaire :

- le matin, un liquide chaud, coloré, de goût indéfinissable, que les gardiens appelaient "thé".
- à midi, deux soupes ($\frac{1}{3}$ de gamelle allemande de chacune. Le goût agréable, elles étaient extrêmement claires).
- Vers 17^h, un petit morceau de pain et soit un peu de saucisse, soit un peu de margarine, soit un peu de confiture ou de miel-ersatz. Les pains étaient ronds, d'environ 23 cm. de diamètre et 5 cm. d'épaisseur. Ils étaient coupés en 10 portions: d'abord en deux suivant un diamètre, puis chaque moitié en 5 de la façon suivante:



Ils étaient apportés dans la cellule déjà coupés, disposés par groupes de 5 portions comme ci dessus, sur des cartons en guise de plateaux. Pour leur distribution — qui se faisait dans un silence hâletant — le "zimmeraltster" (le détenu le plus ancien de la cellule) faisait l'appel sur une liste des détenus établie par ancienneté. Un jour une violente discussion eut lieu entre le "zimmeraltster", commençant toujours l'appel par son propre nom, prenait systématiquement le "mittelstück" (morceau du milieu) — ainsi d'ailleurs que ceux inscrits N° 6, 11, 16, etc. sur la liste. Or le "mittelstück" était généralement un peu plus gros que les autres.

- Régime sanitaire :

- Dans cette cellule, d'environ 70 m², le nombre des détenus variait de 25 à 35. La nuit il y avait juste assez de place pour étendre toutes les paillasses, à même le sol de bitume.
- Chaque matin tous les détenus étaient conduits pour se laver simultanément dans un lavabo d'environ 10 m². Il n'y avait qu'un seul savon pour tous et seulement quelques serviettes.
- Tous les quinze jours environ les détenus étaient conduits dans une salle de douches, au rez de chaussée, où ils disposaient d'un temps très bref pour se laver.
- Une fois par semaine un coiffeur venait, dans le couloir, raser les détenus chacun leur tour.
- Les paillasses étaient pleines de punaises, la plupart des détenus couverts de vermine.

• Il y avait en principe, possibilité de voir un médecin le matin. Ayant eu une violente crise de colibacillose avec grosse fièvre, j'ai obtenu de lui le 1^{er} Mai 3 cachets d'aspirine et l'autorisation de rester étendu sur une pailleuse pendant la journée. Le 2 Mai le médecin n'est pas venu car c'était jour férié; le 3 Mai non plus car c'était un dimanche; le 4 Mai, il a refusé d'examiner les malades parce qu'ils étaient trop nombreux.

— Autres précisions: Il était interdit d'écrire (sauf, sur demande spéciale, pour faire des déclarations à la Gestapo) et de lire (sauf le quotidien nazi "Völkischer Beobachter" dont plusieurs exemplaires étaient distribués chaque matin). Aussi la plupart des détenus passaient ils la journée à tourner en rond dans la cellule.

3. Noms de certains prisonniers détenus en même temps que moi et précisions sur certains d'entre eux.

À entendre chaque jour la lecture de la liste des détenus, dans l'ordre d'ancienneté, lors de la distribution du pain, j'ai fini par retenir le début de cette liste. Il était le suivant:

- RAMEDER ("Zimmermeister")
- OBINGER
- HOFBAUER
- KIEFING
- BRUNNER
- EBERT

Parmi eux, seul BRUNNER, un Viennois d'environ 35 ans, parlait français. Il avait été extrêmement renfermé et peu loquace. Les autres détenus viennois (ravages de la propagande anti juive même parmi ces résistants!) l'appelaient "halbe jude"; mais n'osaient le faire devant lui car il était de carrure athlétique et se disait boxeur amateur.

D'autres détenus, dont j'ai retenu les noms étaient les suivants:

- TABAK, un hongrois.
- MOHAMED ABDULADIV, qui se disait Irakim, propriétaire d'un grand établissement de bains à Bagdad, ami des allemands contre les anglais, mais victime d'une méprise: on l'aurait accusé d'avoir dilapidé de l'argent reçu des services secrets allemands.
- SCHEIMUDIEROV, un soldat soviétique prisonnier (il disait avoir été pris près de Smolensk), dont tout le monde, lui le premier, se demandait pourquoi il

était dans cette prison de la Gestapo et non dans un camp de prisonniers de guerre soviétiques. Il était blessé dans le dos, au dessous de l'omoplate droite et on devait périodiquement refaire son pansement. Crane rasé, grosses bottes de fentes. Remarquable joueur d'échecs, il m'y faisait régulièrement au cours des parties que nous faisions avec un échiquier et des pièces confectionnées clandestinement dans des morceaux de carton.

Enfin se succédèrent trois détenus qui parlaient français et avec lesquels j'ai pu converser :

— Un viennois, dont je n'ai pas retenu le nom, d'une soixantaine d'années, appartenant à la haute bourgeoisie, bossu. Il ne cessait d'écrire lettres sur lettres, protestant que son cas était justiciable non de la Gestapo, mais du "Landesgericht". Il semble qu'il ait eu satisfaction car il a quitté la cellule quelques jours après y être entré.

— Un jeune français, dont je n'ai pas retenu le nom, travailleur volontaire pour l'Allemagne, qui m'a fait l'impression d'être un "mouton" — et n'a d'ailleurs passé que 2 jours dans la cellule —

— Enfin, et surtout, un Autrichien, Karl HEDL, qui racontait avoir combattu dans les Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne, s'être réfugié en France avec les restes de l'armée républicaine, avoir été interné au camp d'Argelès, s'en être évadé, avoir été repris alors qu'il voulait passer la frontière italienne au Nord de Menton, avoir été emprisonné à Marseille dans des conditions, notamment d'alimentation, si mauvaises qu'il y avait contracté la tuberculose, avoir alors demandé à être remis aux allemands, lesquels, après l'avoir soigné dans un sanatorium en Forêt Noire, l'avaient enfin envoyé à la prison de la Gestapo de Vienne pour qu'il soit statué sur son sort.

Jc Soussigné, Pierre DUHEN, certifie sur l'honneur l'exactitude des précisions ci dessus.

Sceaux, le 4 Mars 1962

3^e TENTATIVE D'EVASION

(26 Mai 1942 - Durant mon transfert de Vienne
à l'Oflag II B, Arnswalde, Poméranie)

RECIT DÉTAILLÉ ET CIRCONSTANCIÉ

J'avais bien connu, pendant mon séjour dans la cellule 43 a de la Polizeigefangenhause de Vienne (voir 2^e tentative d'évasion), un Autrichien nommé Karl Hedl, qui avait combattu pendant la guerre civile d'Espagne dans les milices internationales, puis avait appris notre langue au cours de son internement en France à la suite de la défaite des troupes républicaines. Il m'avait dit que, si la frontière austro-hongroise était relativement bien gardée entre le Danube et Sopron - là où j'avais échoué - par contre j'avais de fortes chances de passer sans encombre au Sud de Sopron, en traversant à pied, de nuit, les forêts qui couvraient la zone frontalière. J'étais donc bien décidé à tenter une nouvelle fois ma chance lors de mon transfert, avant d'être ramené dans un Oflag de Poméranie d'où je savais par expérience combien il était difficile de sortir.

J'eus l'honneur d'avoir pour me convoier, deux sous-officiers, venus de l'Oflag II B (où les officiers de l'Oflag II D avaient été transférés pendant mon absence) et qui, dès le premier contact, me déclarèrent - un peu théâtralement - qu'ils avaient reçu l'ordre formel de m'abattre immédiatement au moindre geste que j'esquisserais pour m'enfuir.

Ils m'amènèrent à la Nordbahnhof à 17 h. 30. Ni l'un ni l'autre ne parlaient le français et je ne parle pas l'allemand. Mais l'un des deux, un jeune intellectuel, parlait, comme moi, l'anglais. Je m'enquis auprès de lui de l'heure de départ du train : 18 h. 30.

Nous attendions dans le hall de la gare, grouillant de monde. Nous ne pouvions pas en effet passer déjà sur le quai car le plus âgé de mes gardiens était fort occupé, dans un coin du hall, avec une grosse viennoise. Je pensai que l'occasion était inespérée de prendre le large n'ayant plus qu'un gardien, ne me trouvant qu'à une trentaine de mètres de la porte de la gare, au-delà de laquelle passait, avec de nombreux piétons, un grand trafic de voitures et de tramways, et estimant qu'en cas de fuite mon gardien ne pourrait tirer sur moi de peur d'atteindre quelqu'un dans la foule. Une fois la porte de la gare franchie, je me perdrais dans la foule ou sauterais dans quelque tramway en marche.

J'entrepris donc une grande scène de séduction de 3/4 d'heure à l'égard de mon gardien; lui disant combien j'étais heureux de faire le voyage avec un homme intelligent, et que nous allions, pendant le long trajet, nous donner mutuellement des leçons de français et d'allemand par l'intermédiaire de l'anglais.

...

Nous les entreprîmes immédiatement d'enthousiasme : il traduisait en anglais les panneaux publicitaires que je lui montrais, et je les traduisais à mon tour en français. A 18 h.15 je lui demandai de traduire un panneau situé tout en haut du hall derrière nous. Il détourna la tête et regarda avec attention vers le haut. Aussitôt je me précipitai vers la porte.

Hélas ! Je n'avais pas imaginé que le régime imposé par la Gestapo pendant 42 jours m'avait à ce point affaibli : je ne pus courir, mes jambes me portant à peine. D'autre part je vis avec étonnement tout le monde s'écarter de moi presque instantanément : plein de présence d'esprit mon professeur d'allemand avait crié à la foule de s'écarter pour le laisser tirer. En une fraction de seconde je sentis la partie perdue. Je m'arrêtai au "Halt" que hurla alors mon professeur.

Le Lieutenant de réserve honoraire

Pierre DUHEN

4^e TENTATIVE D'EVASION

(27 Septembre 1943, de l'OFLAG II B, ARNSWALDE, Poméranie)

RECIT DÉTAILLÉ ET CIRCONSTANCIÉ

Arnswalde ne se trouvant qu'à environ 80 Km. de Stettin, j'avais formé le projet de m'y embarquer clandestinement pour la Suède. Je comptais recevoir l'aide des divers Kommandos de prisonniers français, notamment ruraux; lesquels devenaient de plus en plus "résistants" au fur et à mesure que la défaite de l'Allemagne semblait davantage inéluctable.

La prison du camp se trouvait hors du réseau de barbelés, dans le casernement de la Compagnie de garde allemande. Les punis de prison avaient droit chaque jour à une promenade, de 1 h. 30, qui avait lieu dans la cour de la caserne voisine de celle constituant l'Oflag, c'est-à-dire hors barbelés. Mais ils étaient surveillés par des sentinelles prêtes à tirer.

Je me fis mettre à dessein en prison. Le 27 Mars, 2 officiers seulement s'y trouvant, les Allemands n'envoyèrent qu'une sentinelle pour surveiller leur promenade. Elle eut lieu sur le terrain de football aménagé au centre de la cour de la caserne susdite, les deux prisonniers devant tourner autour de ce terrain, à la limite de celui-ci, donc assez loin des bâtiments. La sentinelle s'étant placée au milieu du terrain, je me promenai de façon à être toujours situé sur la droite allant de celle-ci à l'autre officier. Ainsi la sentinelle ne pouvait jamais voir à la fois qu'un des deux officiers qu'elle avait à surveiller. Pour remplir sa mission, d'une part elle tournait lentement sur elle-même au fur et à mesure que nous tournions autour du terrain, d'autre part elle tournait la tête constamment de gauche et de droite pour voir alternativement chacun de nous.

Au bout d'1/2 heure de ce manège, je jugeai qu'elle devait être assez étourdie pour qu'en cas de fuite son tir soit peu précis. J'appréciai le point de notre trajet où je me trouverais le plus proche de l'angle d'un bâtiment, au Nord du terrain, vers la route desservant les casernes, derrière lequel je serais le plus vite possible défilé et, à 15 h., je m'enfuis à toutes jambes dans cette direction. La sentinelle poussa des hurlements mais n'eut pas le temps de tirer. Craignant que le 2^e officier s'évade également, au lieu de me poursuivre, elle le ramena rapidement au casernement de la Compagnie de garde où elle donna l'alerte.

J'étais déjà loin. Ayant franchi plusieurs clôtures grillagées d'environ 2 m. de haut surmontées de barbelés, j'avais traversé la route et couru à travers champs pour rejoindre au plus vite un vallonement où je serais défilé des vues du camp.

...

J'atteignis ainsi sans être poursuivi un premier village à environ 2,5 Km. du camp. Je comptais m'accrocher derrière le premier camion qui passerait sur la route qui le traversait, gagner ainsi quelques Km. et me cacher jusqu'à la nuit. Mais aucun camion ne passa. La journée étant belle, tous les habitants du village étaient assis sur le pas de leur porte : pas de possibilité de me cacher sur place. Je me dirigeai vers un deuxième village mais, à peu près 1/2 h. après ma fuite, environ à 3 Km. au Nord/Nord-Est du camp, je fus rejoint par deux hommes de la Compagnie de garde, venant de descendre d'un camion lancé à ma poursuite. Me trouvant en rase campagne, j'obtempérai aux "Halt !" et "Zurück !" qu'ils lancèrent d'une voix altérée.

Le Lieutenant de réserve honoraire

Pierre DUHEN